

Avec Marcel Amont

D'hier à aujourd'hui

Avant la sortie remarquée de son album « Décalage horaire », Marcel Amont nous avait reçus pour évoquer sa longue carrière.

Il fut pendant des années parmi les plus grands du music-hall, un représentant de la race des « fantaisistes », et pourtant, on ne parlait plus beaucoup de lui. Quant à ce qu'on trouve dans les prétendus dictionnaires de la chanson française, autant dire que c'est négligeable. Alors qu'il bénéficie toujours auprès du public d'un important crédit de sympathie.

Marcel Amont : le dernier de nos fantaisistes, espèce non protégée et pourtant en voie d'extinction. Il parle. Lentement, doucement. Il a beaucoup de choses à dire. Rétablissons donc quelques vérités.

MARCEL AMONT. — Je suis Marcel, Jean-Pierre, Balthazar Miramon. Dans les familles, on donnait le nom des grands-parents. Mes deux grands-pères s'appelaient Jean-Pierre et Balthazar. D'ailleurs, si je débute maintenant, je trouverais très joli de m'appeler Balthazar Miramon.

JE CHANTE MAGAZINE. — Tout le monde sait que vous êtes né à Bordeaux mais, en réalité, votre famille est originaire des Pyrénées.

Mes parents étaient des petits paysans de la vallée d'Aspe, cette vallée dont on parle beaucoup non seulement parce qu'elle est le biotope des derniers ours d'Europe occidentale, mais aussi à cause du tunnel transpyrénéen.

C'est un endroit très reculé où les gens portent encore des noms anciens comme Symphrose. Mon père s'appelait Modeste, sa sœur, Gracieuse et ma mère, Romélie. En souvenir de ma mère nous avons donné son prénom à notre fille. En français, s'appeler Modeste peut paraître ridicule, mais en béarnais, pour désigner une personne modeste, on n'emploie pas ce mot. De même, Gracieuse ne veut pas dire qu'elle est pleine de grâce mais qu'elle est « en grâce » (en montrant « là-haut »). Et là-bas, ça ne fait rire personne !

Alors, comment se fait-il que vous soyez né à Bordeaux ?

Parce que mon papa et ma maman ont été orphelins, l'un à sept ans et l'autre à six ans. Chez ma mère, il y avait quatre filles. Ma mère travaillait, elle fauchait, labourait. Du côté de mon père, ils étaient cinq enfants, dont deux sont morts en bas âge. C'était Zola à la montagne.

Après la guerre de 14, mon père s'est aperçu qu'il y avait des pays plats où l'on pouvait, en se servant de ses mains huit ou dix heures par jour, avoir une paye assurée à la fin du mois. À Oloron, ce n'était pas la même vie. La pente, elle multiplie par trois la peine que vous donne chaque geste. Bref, j'ai donc été élevé par des gens qui en ont vraiment bavé, et comme tous les ouvriers, mes parents ont accueilli 1936 avec une joie délirante.

Sous Louis XV, la vallée d'Aspe comptait de quinze à dix-sept mille habitants. Aujourd'hui, ils sont deux mille, dont deux tiers de retraités. Plus personne ne veut travailler là.

C'est ainsi que je suis né à Bordeaux. Et fils unique, car mon père disait : si par malheur c'est un garçon, si c'est pour

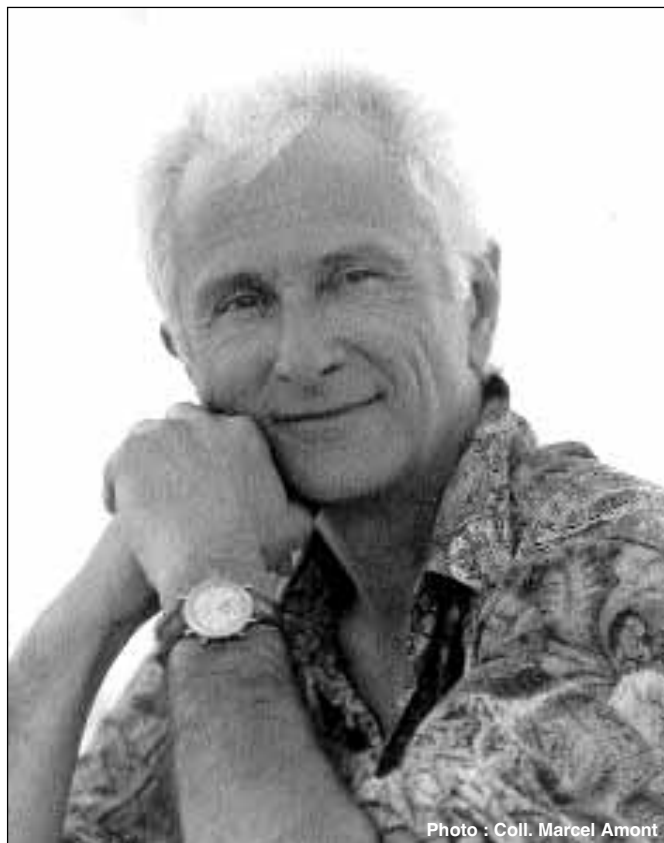


Photo : Coll. Marcel Amont

l'envoyer à la guerre... Manque de bol, voilà Marcel qui arrive. Alors, mes parents se sont dit : « On n'aura que celui-là, mais on va en faire un monsieur. »

J'ai donc été pratiquement le seul petit garçon du quartier à aller au lycée. Pendant longtemps, j'ai pensé que j'y avais perdu mon temps et que j'aurais mieux fait d'apprendre les claquettes et la guitare... mais tout compte fait, ça n'aura pas été du temps perdu.

Et après, la comédie et l'opérette...

Ça, c'est ce que dit la légende. J'ai vite pris conscience que je ne ferais pas de vieux os à la fac de droit ni à l'Institut d'éducation physique. Après avoir hésité un moment, j'ai choisi une troisième voie. Déjà, en philo, je commençais à donner des petits concerts et j'amusais les copains. Alors que j'étais encore un jeune, je faisais marrer des gars qui étaient déjà des hommes, en dernière année de médecine ou de droit. Ça commençait à me donner confiance en moi.

C'était nouveau dans la famille...

C'était d'autant plus nouveau que nous sortions peu. Mon père nous emmenait de temps en temps au cinéma. Quand j'ai eu dix-neuf ans, j'ai emmené ma mère au théâtre voir *Carmen*. On n'avait pas le sou. Attention ! je ne veux pas faire de misérabilisme. Ce n'était tout de même pas l'horreur.

Un jour, décidé à cracher le morceau, j'ai dit à mon père que je n'avais pas l'intention de continuer les études. Malgré mes « petits concerts », tout ça n'avait pas une grande réalité, je